

LES DEUX GOSSÉS

OU COMMENCE LE CHATIMENT

—Que veux-tu que je fasse, dans ce cas, ma bonne petite Hélène ?
—Si tu veux m'en croire, règle tes affaires ici au plus vite, et partons.

—Pour te tranquilliser, chère ange, je le ferai.

Parmi ses ouvriers, Georges en avait remarqué un entre tous. C'était le plus pauvre. Père de famille chargé d'une nombreuse famille, Pedro Ximénès — c'était son nom — était le plus assidu au travail. D'une probité à toute épreuve, il eût plutôt secoué ses chaussures, que d'emporter avec la boue la moindre parcelle de métal précieux. Très religieux sans bigoterie, ayant un ascendant incontesté sur ses compagnons de travail, aimé et respecté parce qu'il était bon et juste envers chacun, il avait été désigné presque tout de suite par Georges comme le chef de la brigade.

Nous avons dit que maître et ouvriers, c'était une seule famille.

Georges réunit donc un soir tous ses hommes. Il leur annonça que, devant faire un voyage en Europe, il nommait, comme intendant de ses biens au Mexique, Pedro Ximénès, à qui il donnait tous pouvoirs.

Il informait aussi ses ouvriers qu'il avait donné à son nouvel intendant des instructions au sujet de leur position qu'il voulait voir s'améliorer de plus en plus.

Emus à la pensée du départ prochain de leur maître si humain, et aussi à la vue du souci qu'il prenait de leur sort, les pauvres gens restaient muets, ne trouvant que leur silence comme la plus éloquente traduction de leurs sentiments.

Georges les ranima par des paroles sorties du cœur ; Hélène leur dit qu'elle ne les oublierait jamais.

Pendant ce temps, M. de Saint-Hyrieix ne cessait ses démarches auprès du préfet de police : mais aucun renseignement, pas le plus petit indice n'était venu mettre les agents sur la voie.

Fanfan, dont le délire avait été effrayant, prenait le dessus, grâce aux bons soins dont M. Adéodat l'entourait, et à l'excellente médication du Dr Rédier. Ces deux hommes de bien s'intéressaient vivement au charmant petit être qui leur était arrivé dans de si singulières circonstances.

Ce qu'il avait dit durant son délire leur avait fait pressentir un drame poignant, comme Paris en voit malheureusement si souvent. Mais Paris, contenant une population de près de deux millions de personnes, est tout un monde, et un monde dont un bon tiers n'est composé que de cosmopolites.

On y coudoie le Belge, l'Italien, l'Autrichien, le Russe, le Polonais, l'Américain, l'Anglais plein de morgue que le vrai Parisien se donne le malin plaisir de mystifier tant qu'il peut, le Canadien reçu là comme un fils de France et à qui, jamais, au grand jamais, on ne jette avec dédain l'épithète que l'on veut rendre grossière de cosmopolite ; on ne le rend pas non plus responsable en bloc de la vilénie d'un ou plusieurs de ses compatriotes.

Tous nos lecteurs se rappellent encore le bruit que fit à Paris et à Bruxelles, il y a quatre ans, un individu dont les dupes furent innombrables : nos Canadiens à Paris en ce moment et depuis lors sont témoins que jamais, dans aucune famille, en aucun salon, il ne fut même fait la moindre allusion à ce fait malheureux.

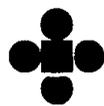
Le fond du caractère français est tout de générosité, de bonté : l'affection du Français est forte et durable, elle subsiste même devant les actes de la plus noire ingratitude.

Ils savent, de l'autre côté de l'Océan, appliquer ces magnifiques paroles de notre archevêque vénéré, Mgr. Bruchési, qui les connaît à fond :

« Je serais désolé qu'on appelât *étranger* un Français qui vient s'établir au milieu de nous. »

Si le nouveau venu, manquant à toutes les lois du savoir-vivre, attaque la religion ou cherche à semer la haine, la discorde, dans le peuple avec lequel il vient vivre, qu'on le mette hors d'état de nuire : la société a pour devoir étroit de se protéger. S'il manie la plume, si même il est soutenu par les puissants du jour, que le journaliste chrétien combatte les doctrines perverses de ces êtres malfaisants, mais qu'il s'en tienne à cela : l'individu privé ne relève que de Dieu et de sa conscience. S'il est mauvais, s'il émet des doctrines condamnables ou condamnées, ce n'est point en le traitant de cosmopolite qu'on aura détruit ses théories malsaines. Si pour lui sa patrie est là où il gagne de l'argent ; si pour lui, l'argent gagné à attiser les passions malsaines,

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited
LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.



ou si sous le prétexte de nécessité des nouvelles à sensation, il prostitue le journalisme élevé par les Veillot à la hauteur d'un art, que disons-nous ? — d'un sacerdoce ; si, répétons-nous, l'argent gagné ainsi n'a pas d'odeur pour lui, plaignons-le, mais soyons fiers, sachons le montrer, de notre titre de publicistes chrétiens.

Ce serait une souveraine bassesse que d'invoquer ce fait dont nous sommes témoins chaque jour : que la fortune ne sourit qu'aux mauvais. D'abord, ce n'est pas toujours vrai ; et encore que cela fût, la raison ne se révolte-t-elle pas contre l'ignoble idée de donner sa plume au plus offrant, et faisant litière de ses principes, mentant à soi-même, à toute son éducation, à ses parents, à ses maîtres, à sa foi à Dieu même ?

La prospérité n'a qu'un temps : et c'est une honte ineffaçable pour celui qui se la crée par la boue ou dans le sang, mais surtout, quand il est venu demander l'hospitalité au pays qu'il trahit !

Des phrases entrecoupées dites par Fanfan, M. Adéodat n'avait pu démêler autre chose qu'un rapt accompli durant la nuit ; il avait reconnu aussi que le pauvre petit avait reçu une éducation vraiment chrétienne. Au plus fort de ses souffrances, il pria pour son père ; s'interrompant, et croyant parler à sa mère, il demandait avec câlinerie si son père allait revenir bientôt ? Quand il parlait de son père ou qu'il s'adressait à sa mère, il le faisait en termes si touchants, que plus d'une fois la bonne Zélie, la concierge, se surprit à sangloter, tandis que M. Adéodat essayait ses larmes : il était de ces hommes qui savent comprendre la douleur ou la bonté, et qui ne regardent pas comme une faiblesse de montrer, même par des larmes, l'exquise sensibilité de leur âme.

Plusieurs fois aussi, Fanfan repoussa violemment un être imaginaire voulant le forcer à prendre une eau qui, disait-il avec terreur, le brûlait à l'intérieur.

Pauvre petit enfant !... N'avons-nous pas vu nous-même, à la campagne, il n'y a pas longtemps, en un jour de nouvel an, une femme — nous n'osons point prononcer le doux nom de mère en rapportant ce fait monstrueux — forcer un enfant de seize à dix-huit mois de boire la moitié d'un verre de whisky ?... A des femme de ce genre, il faudrait la prison !

Enfin, le délire cessa, mais l'intelligence parut éteinte chez le pauvre enfant.

—C'est étrange, disait l'industriel au bon docteur. Il n'a plus de fièvre, mais il ne semble pas nous reconnaître. Il ne répond pas à mes questions : que pensez-vous de cela ?

—Je crains bien, mon cher ami, que son cerveau ébranlé ne reste paralysé bien longtemps !... Peut-être une secousse violente lui rendrait-elle la raison ?... Ne négligeons rien en attendant. Je tiens à vous prévenir que, vu son extrême faiblesse, vous agiriez sagement en faisant venir un prêtre : cela ne nuit jamais, et j'ai pour principe de prévenir bien avant le danger, comme l'exige impérieusement le devoir du médecin.

—Je sais, mon ami, que vous avez une haute perception des devoirs que la Sainte-Eglise impose aux médecins : pourquoi faut-il que le préjugé populaire soit si idiot, si niais, que les familles aillent jusqu'à en vouloir au médecin qui appelle le prêtre ?

—C'est un état maladif de la société, résultat nécessaire et logique de l'obscurcissement de la foi. Vous savez de quelle considération je jouis à Lille : mais je ne recule jamais même devant un dommage pécuniaire lorsqu'il s'agit de mon devoir.